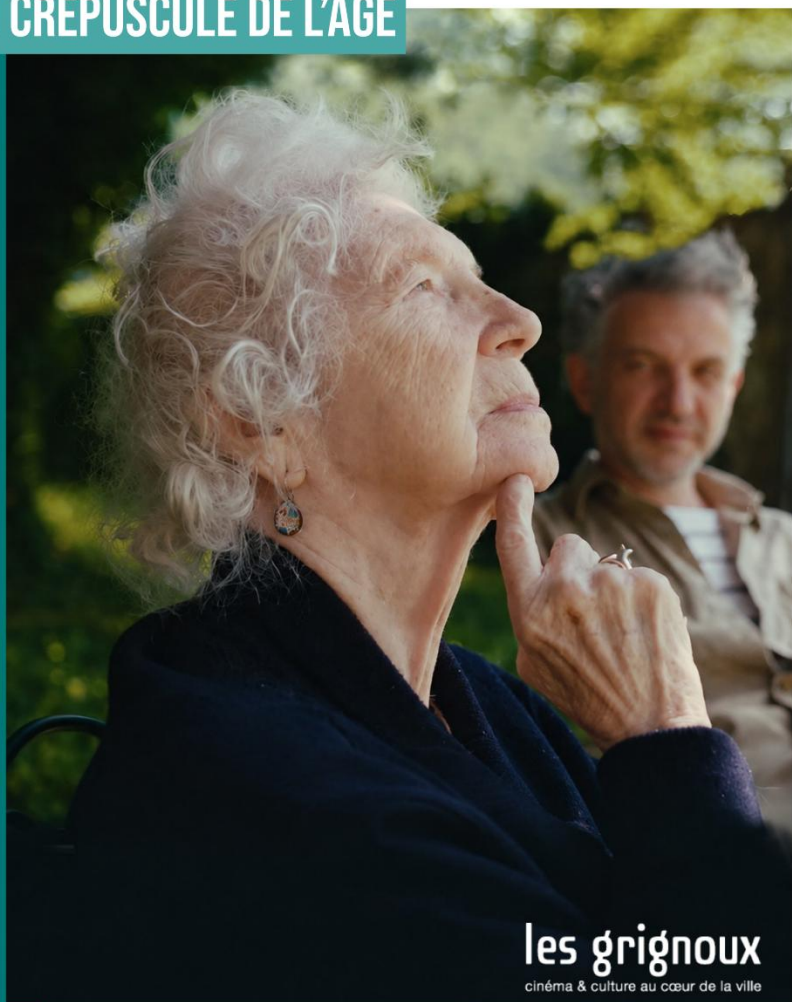


# VIVRE ENCORE

AU CRÉPUSCULE DE L'ÂGE

SIMON SCHWARTZ

UNE ANALYSE RÉALISÉE PAR  
LE CENTRE CULTUREL  
LES GRIGNOUX



les grignoux

cinéma & culture au cœur de la ville



## Table des matières

|                                                             |    |
|-------------------------------------------------------------|----|
| Résumé du film .....                                        | 3  |
| Introduction .....                                          | 5  |
| Quatre trajectoires, une même traversée .....               | 5  |
| Un instant suspendu .....                                   | 6  |
| Quand une institution décide à notre place .....            | 9  |
| Le prix de rester en vie.....                               | 11 |
| Ce que la tête ne dit plus .....                            | 12 |
| Apprendre à parler autrement .....                          | 13 |
| Aidant·es proches, qui prend soin d’elles et eux ?.....     | 15 |
| Conclusion : une autre vieillesse est-elle possible ? ..... | 16 |

## Résumé du film

### **Vivre encore,**

D'Agnès Lejeune et Gaëlle Hardy

Belgique, 01 h 35, 2025

**Après *Au bonheur des dames ?* et *Les Mots de la fin*, nous retrouvons l'approche délicate de Gaëlle Hardy et Agnès Lejeune avec *Vivre encore*, un documentaire qui traite la manière dont on aborde les dernières années d'une vie. Elles en explorent toutes les facettes et subliment les protagonistes qu'elles ont choisis avec soin**

*Vivre encore* s'intéresse à quatre personnages, accompagnés de leurs enfants, dans cette période particulière de l'existence où la perte d'autonomie surgit parfois sans prévenir. Chacun est confronté à des enjeux propres à cette étape de la vie. À travers ces parcours, le duo de réalisatrices interroge ce que signifie vieillir dans notre société.

Josette, 93 ans, une force de la nature au caractère bien trempé, refuse catégoriquement de finir ses jours dans une maison de repos qui ne lui convient pas.

Vive, malicieuse et profondément indépendante, Angeline, 84 ans, refuse de renoncer à sa liberté malgré l'avancée de la maladie d'Alzheimer. Son parcours révèle toute la complexité des choix auxquels on peut être confronté face à la perte d'autonomie.

Maurice, 72 ans, a été placé sous tutelle à la suite d'une erreur de diagnostic. Avec l'aide de l'association Paroles d'aînés, il entreprend un long combat pour faire reconnaître son indépendance et retrouver sa liberté.

Enfin, Annette, 90 ans, s'installe chez sa fille, qui réaménage sa maison et son quotidien pour l'accueillir, endossant ainsi le rôle d'aidante proche. Leur relation prend alors une tournure nouvelle. Les enfants occupent d'ailleurs une place centrale dans le film : ils accompagnent leur parent à chaque étape de ce parcours, dans un rôle aussi complexe qu'essentiel.

Les deux réalisatrices nous en apprennent sur les vies de Josette, Angeline, Maurice et Annette, que ce soit à travers leur histoire de vie, leurs personnalités fortes, ou encore les témoignages de leurs enfants. Chacun.e continue à accorder de l'importance à son existence donnant ainsi de la valeur à cette fin de vie, envisagée dans la continuité de toute une histoire.

Dans une société où vieillir n'est guère valorisé et où les personnes âgées sont souvent perçues comme un fardeau plutôt que comme une force, alors même que les progrès de la médecine permettent à beaucoup de traverser les décennies, les deux réalisatrices portent sur le sujet un regard riche et nuancé.

Ludivine Faniel, Les Grignoux

# Introduction

Agnès Lejeune et Gaëlle Hardy signent ici le troisième volet d'une trilogie liégeoise, amorcée avec « Au bonheur des dames ? » et poursuivie avec « Les mots de la fin ».

Après avoir scruté le quotidien des aide-ménagères, puis la question de la fin de vie, elles ancrent cette fois leur caméra dans le réel du grand âge, au plus près des silences et des conversations furtives que notre société préfère généralement éluder.

Le dispositif capte l'intimité de Josette, Angéline, Annette et Maurice, et pose une question insoluble en apparence : à partir de quel moment cesse-t-on de décider pour soi-même, quand le corps faiblit, quand la mémoire se dérobe, quand une institution ou un-e proche choisit à notre place ?

## Quatre trajectoires, une même traversée

Le film déploie ces quatre récits sans jamais forcer leur rencontre. La mise en scène les laisse avancer côte à côte. D'une chambre à l'autre, ce sont les mêmes murs, les mêmes silences de couloir qui reviennent, dessinant un territoire commun que nous, spectateur-ices, apprenons peu à peu à reconnaître.

Il y a Josette, 93 ans, un fier accent borain et une répartie cinglante. Face à un système qui l'a déjà fait changer cinq fois de maison de repos, elle n'hésite pas à écrire au bourgmestre ou à lâcher, avec un aplomb aussi drôle que glaçant, qu'elle finira par « se faire sauter la cervelle » si on la laisse croupir là.

Il y a Angéline, qui glisse doucement hors du langage et du

temps, perdant son âge, puis le nombre de ses enfants, puis la parole elle-même.

Annette, qui n'aura tenu que six semaines en maison de repos avant de tenter le maintien à domicile chez sa fille Sarah.

Et Maurice, tout juste extrait de deux ans d'internement psychiatrique arbitraire en unité Cantou<sup>1</sup>, prononcé sur la foi d'un diagnostic vide de sens.



## Un instant suspendu

Un sondage français récent le confirme sans détour : à l'évocation du grand âge, les représentations restent massivement

---

<sup>1</sup> Le terme « Cantou » (qui veut aussi dire « coin du feu »), acronyme de « Centre d'Activités Naturelles Tirées d'Occupations Utiles », est un bel euphémisme pour désigner une unité d'internement, au sein d'une maison de repos, de personnes âgées atteintes de la maladie d'Alzheimer ou de troubles de la mémoire.

négatives. Elles sont dominées par la maladie (53 %), la perte d'autonomie (32 %) et la solitude (30 %)<sup>2</sup>.

Le glissement sémantique est révélateur : dans nos sociétés, on ne parle plus guère de « vivre et mourir », mais de « vieillir et mourir », comme si la vieillesse n'était qu'une antichambre honteuse<sup>3</sup>.

Ce climat n'est pas propre à la France. L'Organisation mondiale de la santé documente l'âgisme, ces stéréotypes qui structurent nos soins autant que nos têtes<sup>4</sup>.

En Belgique, le dernier baromètre de la Fondation Roi Baudouin confirme l'impact de cette culture du mépris sur les premier-es concerné-es: la peur de devenir dépendant-e progresse chez les plus de 60 ans, passant de 39 % à 49 % en quelques années<sup>5</sup>.

L'âgisme façonne aussi notre rapport au corps. « Soyez jeunes ! », intiment les publicités anti-âge et la chirurgie esthétique<sup>6</sup>. Une femme de 54 ans, interrogée dans la presse sur son premier lifting, résume le mécanisme en une phrase : « pour vieillir en paix, il aurait fallu que je me retire »<sup>7</sup>.

Vieillir en vient presque à ressembler à une faute qu'il faudrait camoufler, quitte à y laisser des sommes que peu de retraité-es peuvent se permettre.

---

<sup>2</sup> Lualaba Lekede A., Du côté de la jeunesse ou de la vieillesse ?, Question Santé asbl, coll. Éducation permanente, 2009.

<sup>3</sup> Lualaba Lekede A., Du côté de la jeunesse ou de la vieillesse ?, Question Santé asbl, coll. Éducation permanente, 2009.

<sup>4</sup> Organisation mondiale de la santé, Rapport mondial sur l'âgisme, 2021.

<sup>5</sup> Fondation Roi Baudouin, Baromètre triennal sur les choix de vie des personnes de plus de 60 ans, 2026 ; relayé par RTBF, « La vie après 60 ans : trop peu de Belges s'y préparent », 11 février 2026.

<sup>6</sup> Lualaba Lekede A., Du côté de la jeunesse ou de la vieillesse ?, Question Santé asbl, coll. Éducation permanente, 2009.

<sup>7</sup> Lualaba Lekede A., Du côté de la jeunesse ou de la vieillesse ?, Question Santé asbl, coll. Éducation permanente, 2009.

C'est dans ce climat que la scène de Josette et de deux étudiantes en architecture, Alix et Clémence, prend toute sa force. Venues visiter sa chambre dans le cadre d'un cours, elles en ressortent bouleversées. Alix confie avoir le sentiment qu'on fait croire aux personnes âgées qu'elles « ne servent plus à rien », qu'on les regroupe « comme ça, c'est plus pratique ». Clémence s'étonne que Josette ait « conscience » que cette chambre sera la dernière.



Puis la scène bascule. Josette leur chante une chanson, la voix un peu cassée mais assurée. Elle et Alix regardent simplement le bleu du ciel par la fenêtre. Elle sort d'un tiroir une photo d'elle, jeune et belle, posée à côté d'un cliché de famille. Une façon de rappeler qu'il y a toujours un visage d'avant sous celui qu'on croit connaître.

Cette scène a réveillé en moi le souvenir d'échanges semblables avec ma propre grand-mère : cette même sensation d'assister à un moment minuscule et immense, un écho tendre traversant les générations. Deux jeunes femmes qui s'asseyent dans la chambre d'une nonagénaire pour l'écouter vraiment, ce n'est pas rien.

C'est l'exception qui rend visible, en négatif, tout ce qu'on ne fait jamais.

## Quand une institution décide à notre place

Le documentaire agit comme une archive vivante de la violence froide et procédurière des institutions.

Josette consent à sa mise sous administration de biens face à un juge de paix honnête : la mesure protège, mais elle « limite la liberté ». Pour elle, c'est un soulagement matériel choisi, car sa lessive lui pèse et son fils Akim peine déjà à joindre les deux bouts.

Pour Maurice, le dispositif s'est enrayé. Un certificat médical, deux consultations expédiées en dix minutes (une tension, une prise de sang, rien de plus) et le voilà interné au Cantou, sans argent, persuadé de sombrer dans une folie qui n'a jamais existé.

Il aura fallu deux années, une administratrice de biens et des infirmières vigilantes pour lever la mesure. Le film montre l'après : le vélo qu'il n'avait plus enfourché depuis ses seize ans, le potager communautaire d'Hermalle, une canne à pêche. « Les clés du paradis », dit-il en recevant celles de son studio, une phrase qui pèse plus lourd que toutes les statistiques.

Mais cette reconstruction reste rarissime : son administratrice de biens, en trente ans de carrière, ne compte que deux ou trois cas similaires.



De tels dérapages ne relèvent pas du hasard. Une étude de la Haute Autorité de Santé française sur la maltraitance ordinaire en établissements montre que le protocole d'accueil peut virer au traumatisme : une mère y raconte des soignant-es « à quatre pour accueillir les patients », mettant systématiquement sous contention même les personnes parfaitement calmes, une logique sécuritaire qui a donc tendance à primer sur l'évaluation individuelle<sup>8</sup>.

Le Défenseur des droits pointe, de son côté, des restrictions de liberté qui ne reposent parfois sur aucune justification médicale sérieuse, une dérive qu'une association de terrain qualifie même de maltraitance psychologique pure et simple<sup>9</sup>.

Ce n'est donc pas tant l'âge qui rend fou, mais l'institution qui

---

<sup>8</sup> Compagnon C., Ghadi V., La maltraitance « ordinaire » dans les établissements de santé, rapport remis à la Haute Autorité de Santé (France), 2009.

<sup>9</sup> Défenseur des droits (France), rapport sur les droits fondamentaux des personnes âgées en établissement ; Retraite.com, « Placement en maison de retraite sans consentement », en collaboration avec l'association ALMA.

traite la vieillesse comme un risque à neutraliser plutôt que comme une vie à accompagner<sup>10</sup>.

## Le prix de rester en vie

La question économique pèse comme une fatalité qu'on tait. Josette assume ses 1 700 euros mensuels d'hébergement : un montant qui dépasse la pension moyenne d'un-e retraité-e belge, estimée à environ 1 300 euros<sup>11</sup>. Chez Annette, la pension ne couvre pas non plus la différence pour le maintien à domicile chez sa fille, pourtant vendu comme l'alternative « gratuite ». En Wallonie, le coût moyen d'un séjour en maison de repos frôle les 2 000 euros par mois, en hausse de 50 % en dix ans<sup>12</sup>.

Josette attend un logement social depuis 2022. Elle n'est pas seule : près de 100 000 Wallon·nes patientent sur liste d'attente, face à un parc social trois fois trop restreint<sup>13</sup>.

Que ce droit élémentaire à un toit soit bafoué en dit long sur nos priorités. Plus de 75 % des retraité·es bruxellois·es et près de 50 % des Wallon·nes ne peuvent déjà plus couvrir seul·es les frais d'une maison de repos avec leur pension brute, dans un pays où 16 % des plus de 65 ans vivent sous le seuil de pauvreté<sup>14</sup>.

On promet dignité et sécurité tout en acceptant que les aîné·es

---

<sup>10</sup> Littérature sur la construction du diagnostic psychiatrique en maison de repos (Cairn.info, Retraite et Société).

<sup>11</sup> Retraite Plus, « Indexation des pensions 2026 en Belgique », pension moyenne belge estimée à environ 1 300 €/mois.

<sup>12</sup> Institut Solidaris, études sur le coût des maisons de repos en Wallonie.

<sup>13</sup> La Libre, « Près de 100 000 Wallons sont sur liste d'attente pour obtenir un logement social... », 22 février 2024.

<sup>14</sup> Institut Solidaris, études sur le coût des maisons de repos en Wallonie.

patientent des années ou vident leur pension pour rester en vie. Vieillir devient un privilège de classe.



## Ce que la tête ne dit plus

Josette redoute de « devenir folle ». Maurice confie avoir songé au suicide sur un pont d'autoroute pendant son internement, une confidence lâchée sans emphase. Cette détresse psychique est massivement sous-diagnostiquée : le Conseil supérieur de la santé pointe un fossé grandissant entre les besoins psychiques en maison de repos et une offre de soins défailante<sup>15 16</sup>.

Les personnes âgées deviennent-elles folles à cause de l'âge, ou par la force des institutions ? Les témoignages recueillis sur la maltraitance ordinaire penchent nettement vers la seconde hypothèse

---

<sup>15</sup> Éducation Santé, « Quand les personnes âgées devancent la mort ».

<sup>16</sup> Conseil supérieur de la santé, avis n°9861 ; RTBF, « Santé mentale : les soins en maison de repos ne sont plus adaptés aux besoins des résidents ».

: ce qui manque le plus au personnel, y raconte-t-on, c'est le temps, ces « trois minutes pour s'asseoir sur le bord du lit » qu'on ne trouve jamais, faute d'effectifs suffisants<sup>17</sup>.

Le film, lui, ne tranche jamais frontalement : il filme ces aveux comme des confidences volées, laissant au hors-champ le soin de dire ce que les mots osent à peine effleurer.

## Apprendre à parler autrement

Le documentaire capte aussi de superbes résistances. Face à la perte du langage d'Angéline, un aide-soignant s'attarde sur ses mains et son silence. En refusant l'infantilisation que l'OMS nomme *elderspeak*<sup>18</sup>, il communique par le toucher et l'émotion, allant jusqu'aux larmes en évoquant son propre père. Difficile de dire ce qui émeut le plus : Angéline ou lui.

---

<sup>17</sup> Compagnon C., Ghadi V., La maltraitance « ordinaire » dans les établissements de santé, rapport remis à la Haute Autorité de Santé (France), 2009.

<sup>18</sup> « L'*elderspeak* » qu'on pourrait traduire par « la manière de parler aux personnes âgées » caractérise la façon infantilisante dont on s'adresse à des personnes qu'on juge trop vieilles pour comprendre les choses davantage que des bébés malentendants (ex : Crier sur un air exagéré et mielleux : « Alors Monsieur Untel, on a bien fait sa toi-lette ? »). Voir : Organisation mondiale de la santé, Rapport mondial sur l'âgisme, 2021.



Ce moment d'intimité résonne violemment avec les conditions de travail. En Belgique, 95 % des aides-soignant-es sont des femmes qui exercent un « sale boulot » au sens sociologique : confrontées aux corps qui se défont, dans un métier dont la charge morale reste ignorée<sup>19</sup>. « J'admire ce que vous faites », dit-on souvent, refermant la porte à toute reconnaissance concrète<sup>20</sup>. Le ratio d'un-e soignant-e pour treize résident-es dépendant-es traduit cette surcharge<sup>21</sup>.

En novembre 2025, le secteur flamand descendait dans la rue contre de nouvelles coupes budgétaires<sup>22</sup>. À Baillonville, le personnel réclamait l'application du « plan Prior » pour identifier les tâches à abandonner en sous-effectif, promis dès 2024 et jamais appliqué ; une

---

<sup>19</sup> De l'invisibilité du travail d'aide-soignante en gériatrie, analyse, Espace Seniors/Solidaris, 2016.

<sup>20</sup> De l'invisibilité du travail d'aide-soignante en gériatrie, analyse, Espace Seniors/Solidaris, 2016.

<sup>21</sup> Beswic, « Charge de travail élevée dans les maisons de repos ».

<sup>22</sup> La Libre, « L'indignation est très forte : les maisons de repos tirent la sonnette d'alarme », 19 novembre 2025.

syndicaliste rappelait qu'un-e seul-e soignant-e peut se retrouver responsable d'une centaine de résident-es la nuit<sup>23</sup>.

## Aidant·es proches, qui prend soin d'elles et eux ?

Le film interroge aussi l'ombre de celles et ceux qui restent, en retrait, à soutenir et à veiller sur celles et ceux qui vieillissent.

Le désarmant « c'est du travail » de Sarah chez le psychologue déconstruit nos visions naïves de l'accueil d'un parent chez soi. Ce n'est pas un supplément d'amour, c'est une vie qu'on réorganise entièrement.

Patrick, lui, continue de rendre visite à Angéline chaque semaine, même lorsqu'elle ne le reconnaît plus.



---

<sup>23</sup> Matélé, « Baillonneville : nouvel arrêt de travail à la maison de repos Résidence Véronique ».

Cette charge invisible contraint un-e aidant-e sur cinq à reporter ses propres soins<sup>24</sup>. Ils et elles seraient pourtant plus de 800 000 en Belgique, autant que de personnes aidées, un phénomène aussi massif qu'ignoré par les pouvoirs publics<sup>25</sup>.

En Belgique, le statut légal entré en vigueur en 2020 après six ans d'attente offre un congé indemnisé et sévèrement plafonné, largement méconnu<sup>2627</sup>. Sarah ne demande pas la charité. Elle demande que son travail soit reconnu comme tel.

## Conclusion : une autre vieillesse est-elle possible ?

Dans une esthétique de la sobriété soutenue par la musique de Greg Houben, le film offre des plans d'une rare densité : le silence étiré dans la chambre de Josette après le départ d'Akim, et ce dernier regard d'Angéline droit vers l'objectif, qui nous intime de ne pas détourner les yeux.

Mais l'analyse ne peut s'arrêter là. L'administration de biens qui protège Josette mais broie Maurice, le coût des maisons de repos, l'invisibilité des aidants : rien de tout cela n'est le fruit de la malchance.

C'est la traduction d'un choix collectif qui associe vieillesse et

---

<sup>24</sup> Marbaix C., Fonteyne G., Danloy L., « Les aidant-es proches : partenaires de soins et patientèle cachée », La Revue de la Médecine Générale, n°418, décembre 2024.

<sup>25</sup> Marbaix C., Fonteyne G., Danloy L., « Les aidant-es proches : partenaires de soins et patientèle cachée », La Revue de la Médecine Générale, n°418, décembre 2024.

<sup>26</sup> Villey G., Hisette M., Étude sur la santé des aidants proches, Partenamut, 2020.

<sup>27</sup> Guide Social, « Le statut des aidants proches enfin reconnu », 2020 ; ONEM, fiche T164 sur le congé pour aidants proches.

improductivité. Veiller sur les aînés ne devrait pas être une option variable selon les moyens, mais une responsabilité structurelle.



D'autres modèles existent. En Suède, la maison de repos de Tubberödshus a aboli la hiérarchie rigide au profit d'équipes autonomes, permettant au personnel de « tenir la tête haute »<sup>28</sup>. Aux Pays-Bas, la résidence Humanitas de Deventer loge gratuitement six étudiant·es parmi ses 160 résident·es depuis 2012, en échange de 30 heures mensuelles passées à leurs côtés : jouer aux cartes, regarder un match, simplement être là. Le projet, né d'une lettre d'un étudiant à la direction de l'établissement, lutte frontalement contre l'isolement plutôt que de s'en accommoder<sup>29</sup>.

La Belgique figure pourtant dans le même groupe de tête que la Suède selon l'OCDE en matière de performance des soins de longue

---

<sup>28</sup> Rapport Tubberödshus, modèle des soins relationnels (« modèle Tubbe »), Suède.

<sup>29</sup> Résidence Humanitas, Deventer (Pays-Bas), programme de colocation intergénérationnelle étudiant·es-résident·es, lancé en 2012.

durée, à une nuance près : elle s'appuie beaucoup moins sur le public<sup>30</sup>. Le problème n'est donc pas structurellement belge, il est affaire de moyens et de priorités politiques, et d'imagination aussi.

Vivre encore, dans ces couloirs, ce n'est pas vivre comme avant ; c'est résister à l'effacement. Et cette résistance, intime à l'écran, est une question politique urgente, avant qu'elle ne finisse par s'imposer à nous tous.



---

<sup>30</sup> OCDE, How do countries compare in the long-term care provision?, Health Working Paper n°182, 2025.